2e Année. — N° 64 — DEUX RONDS — Du Dimanche 26 Juillet au 2 Août 1896

LA SOCIALE

Paraît tous les Dimanches

ABONNEMENTS France : Un an ..... 6 f » ; Six mois..... 3 » ; Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS Extérieur : Un an ..... 8 f » ; Six mois..... 4 » ; Trois mois..... 2 »

LE SABOTTAGE

A MAUVAISE PAYE --- MAUVAIS TRAVAIL!

CHAMBARD à BORDEAUX

Réflecs d'un Gniaff

LE SABOTTAGE

La Sociale a déjà donné plus d'un bon coup de gueule sur cette question. Et, fichtre, elle espère bien avoir une kyrielle d'occasions d'y revenir.

Pour aujourd'hui, si je fiche le *sabottage* sur le tapis, c'est parce qu'un canard patronal d'Amiens, L'Ecrevisse de la Somme, a jérémié là-dessus, pire qu'un veau à deux têtes.

J'ai su ça, grâce à un bon fieu qui a eu le nez de m'expédier le canard en question.

Et foutre, il est arrivé à bon port ! Des fois, des numéros de La Sociale s'égarent et passent à l'as, parce que des postiers, trouvant le caneton à leur goût, ne résistent pas à la tentation et se l'appuient au grand œil. Y a pas de danger qu'ils opèrent de même avec L'Ecrevisse de la Somme ! Il pourrait en circuler à perpète, des pleins fourgons, d'un bout de la France à l'autre que, jamais — au grand jamais ! — il ne manquerait un exemplaire à l'appel.

J'ai donc pu fourrer mon blair dans L'Ecrevisse en question — et comme elle jabotte kif-kif Yves Guyot — c'est-à-dire suivant les intérêts patronaux, ça vaut le coup.

Tout d'abord, L'Ecrevisse trouve mauvais que lorsqu'un Rességuier s'aligne pour serrer la vis d'un cran à ses ouvriers, les gas essaient de se défendre. Elle voudrait qu'ils soient de parfaits esclaves, qu'ils acceptent leur sort sans piper mot, qu'ils encaissent les rebuffades, les coups de pied... et disent merci ! Ne sont-ils pas de la chair à travail ? Or donc, ils doivent masser dur et ferme, sans s'occuper d'autre chose.

Ça, c'est le rêve patronal,... mais rien qu'un rêve ! Les prolos commencent à avoir les pieds nickelés et à ne plus marcher : on a beau leur vanter les sacrifices que font pour eux les capitalos, — ces bons capitalos qui pourraient se rouler les pouces à rien fiche — et qui, par pure bonté d'âme, se dévouent à nous exploiter et à nous faire suer des millions,... ça ne prend plus !

L'ingratitude s'est enfin nichée dans le cœur des exploités et leur a fait oublier les préceptes chrétiens : quand le patron leur colle un coup de pied sur la fesse gauche, au lieu de tendre la droite, — selon le conseil de l'Evangile, — ils retroussent les manches et serrent les poings.

L'Ecrevisse trouve abominables ces mœurs nouvelles ; elle regrette le temps passé, — alors que les ouvriers étaient de si bonnes bêtes.

La grève !

Rien que ce mot l'horripile. Et comme elle a constaté que les grèves se terminent souvent — trop souvent, hélas ! — par la défaite des prolos, elle jubile et serine :

« Là ! Vous voyez ce qu'il en coûte de faire les mauvaises têtes : vous avez perdu du temps à ne rien fiche. N'auriez-vous pas eu plus d'avantage à travailler ? Vous auriez de l'argent en poche... Tandis que vous n'avez pas le sou et que vous n'êtes tout de même arrivés à rien, puisque vous avez été roulés. »

Cette bougresse d'Ecrevisse ne peut pas — ou mieux, ne veut pas comprendre — que lorsque les ouvriers se fichent en grève, c'est qu'ils y sont tout à fait forcés.

S'ils ne sont pas encore réduits à être écorchés vifs, c'est grâce à la résistance qu'ils apportent, sans fin ni cesse, aux empiètements patronaux.

S'ils avaient la nigauderie de cesser de tenir coup, ils seraient vite acculés à accepter des salaires plus que dérisoires. Or donc, même lorsque, dans son résultat immédiat, la grève est un fiasco, elle est tout de même utile, parce qu'elle a — pour un temps — mis un cran d'arrêt à la rage patronale. Sans elle, l'exploiteur eût serré la vis à gogo.

—o—

Pour ce qui est du *sabottage*, vous pensez bien, les camaros, que L'Ecrevisse doit trouver le fourbi horrifique.

Dam, puisqu'il y a là un joint pour corriger en douceur le mal que cause la grève, il est tout naturel qu'elle trouve ça mauvais.

Et L'Ecrevisse, finaude et roublarde, — oubliant que les prolos ne lisent pas ses ragougnasses — essaie de leur causer et de les prendre par les sentiments.

« Le sabottage, » qu'elle chiale, « vous entendez bien ce que c'est ? On entend par *sabottage* la mal façon volontaire. »

Et elle ajoute — sans rire — que c'est *calomnier* les travailleurs que de les croire capables de tirer à cul, de saloper le travail, de faire des loups, de paner le boulot, — en un mot, d'appliquer la maxime anglaise « à mauvaise paye, mauvais travail ! »

Du coup, toute sa provision de pommade y passe : L'Ecrevisse nous assure que l'ouvrier français n'aime pas à fabriquer de la camelotte — qu'il est consciencieux — que pour ne pas être traité de galvaudeux il fait toujours de la belle et bonne besogne.

Mince de chiquet, nom de dieu !

Pardienne, c'est certain que nous aimerions à ne pas fabriquer de la camelotte. Qui en est le dindon ? C'est nous ! La camelotte, ce n'est pas les richards qui se la payent, ce sont les prolos. S'il n'y avait pas de patrons, — si nous vivions en frangins dans une société échenillée de la vermine exploiteuse et dirigeante, on ne serait pas assez couillons pour fabriquer de la camelotte : on ne tisserait que de belles et bonnes étoffes, — et ainsi du reste.

Quant à être consciencieux, nous ne le sommes que trop, foutre ! Ayant à nous défendre contre les fripouilles capitalistes, qui sont farcies d'hypocrisie, notre franchise nous est une cause d'infériorité. Que les richards nous montrent l'exemple, qu'ils commencent par être consciencieux : qu'ils donnent leur démission d'exploiteurs !

—o—

Il ne s'agit pas de tout ça : il s'agit de savoir si, lorsque l'exploiteur tentera contre nous un de ses tours de crapule on pliera l'échine sans essayer de se revencher ?

Toute la question est là !

Si on est d'avis de tenir coup, il faut tirer des plans pour le faire avec le moins de risques possibles et avec la plus grosse dose de bons résultats probables.

Pour ce qui est de la grève, il n'y a pas toujours mèche de la faire.

Et même, quand on peut plaquer le turbin et qu'on s'y décide, cela ne veut pas dire qu'on sera victorieux. Bien des fois, on est obligé de mettre les pouces et de rentrer au bagne sans avoir obtenu gain de cause.

Dans les deux cas, les bons bougres doivent-ils subir leur sort en vaincus ? Evidemment, s'ils peuvent trouver un joint pour rendre au patron la monnaie de sa pièce, ils seraient rudement poires de s'en priver.

C'est alors que le *sabottage* a du bon!

Sans flaflas, ni grandes magnes, y a plan d'amener le capitalo à composition.

Le jour où le singe saura les risques qu'il court, il y regardera à deux fois avant de rogner les salaires ou de sortir de son sac quelque infecte malice. S'il sait qu'à ce petit jeu, le plaisir de rabotter quelques pièces de vingt sous sur la pave de ses ouvriers, sera compensé par le désagrément de perdre quelques centaines de francs il se grattera la tête et hésitera... Et même, s'il ose risquer le coup une première fois, quand il aura été échaudé, il n'aura garde de repiquer au truc.

Or, y a rien de plus aisé que d'engager la lutte sur ce terrain : y a mille manières — plus simples les unes que les autres — de pratiquer le sabottage. Il ne s'agit que d'avoir de la jugeotte et de l'iniatiative.

—o—

Pour se convaincre des résultats que ça peut donner, il n'y a qu'à se souvenir de l'émotion qui, l'an dernier, empoigna toute la chameaucratie, à la seule annonce — plus ou moins vraie — que les prolos des chemins de fer ont une binaise mirifique pour arrêter illico un train et le fiche dans l'impossibilité de démarrer.

Binaise d'autant plus mirifique qu'à s'en rapporter à ce que racontèrent à l'époque les quotidiens bourgeois, pour deux ronds on en verrait la farce!

Quand ils ont su ça, les gouvernants, qui avaient mis en chantier leur loi crapuleuse interdisant la grève aux employés de l'État et des chemins de fer, ont déchanté un brin : ils ont fait traîner les choses en longueur à tel point qu'il y a bougrement des chances pour que cette maudite loi ne vienne jamais à terme.

Dans cette reculade gouvernementale, la crainte du *sabottage* y est pour un peu, — et même beaucoup!

C'est ce qui prouve que les bons bougres seraient peut-être rudement bien avisés en ruminant un tant soit peu sur l'utilité du *sabottage*.

Le Père Peinard.

RÉCITS D'UN ANCIEN

DANS LES CAMPS

« Les soldats rendent de fiers services en Algérie et en Tunisie, » beuglent les patriotards, « ils font des routes, défrichent les terrains incultes, assainissent les parages malsains,... puis promènent partout le lampion de la civilisation...

« Survienne une épidémie, on les voit déployer un zèle, une activité, un dévouement surpassant celui des frangines de Vincent de Paul...

« Tantôt au chevet des malades ; tantôt distribuant des vivres aux affamés — comme en 1893.... Qu'une nuée d'acridiens s'abatte pour dévaster les récoltes, ils se mettent en campagne pour combattre le fléau. »

Et les chauvins, en des élans lyriques, de clamer : « Ah! voyez-vous, notre armée d'Afrique... la première du monde.... braves soldats,... pelle d'une main, fusil de l'autre ouvrant la route, aux fins fonds des déserts, à la Civilisation.... »

Fermez le ban, tas de gourdasses! Ça c'est du chiquet, car si quelqu'un commet des ravages c'est foutre bien les soldats.

—o—

D'abord la question de la construction d'une route, puis de l'assainissement. Il ne faut pas croire, les bons bougres, que les *Récits d'un ancien* sont pure fantaisie : les faits ont été vécus. Comme tous les troufions j'ai joué mon rôle là-dedans, c'est dire que j'ai été aussi fripouillard que les autres : j'étais soldat.

« Le civil voilà l'ennemi! » tel est le mot d'ordre de l'armée en général, — et plus particulièrement de l'armée d'Afrique. Que ce civil soit européen ou africain, peu importe.

Du reste, ceci est passé dans les mœurs des types en uniforme : plus on fait de misères aux pékins, plus on rigole — et on a presque toujours carte blanche, puisque il est de notoriété que le troufion copie sur son supérior.

Au Fondouck, dans la plaine du Sers (Tunisie) trente hommes sous la surveillance d'un sous-off et de deux caporaux étaient chargés par le Génie de creuser des canivaux afin d'assainir la plaine. Pour ce faire, on réquisitionnait des indigènes.

En voilà qui doivent porter la France dans leur cœur!

Des goums allaient dans les gourbis montaient jusqu'au village d'El Less chercher des arabes qu'ils ramenaient ensuite, en troupeau, devant leurs chevaux.

A l'arrivée, devant le bordj, on les faisait mettre sur deux rangs, comme des troufions, puis le cambriolage s'opérait.

— Ali, disait le sergent, tu m'avais promis des œufs, hier...

L'indigène s'excusait, balbutiait en arabe : — Je suis pauvre...

— C'est bon! répliquait le sous-off, et s'adressant à un troubade qui distribuait des outils : « Fous-lui la grosse masse entre les pattes et faudra voir à ce qu'il « membre » s'il veut retourner coucher, ce soir, avec sa mouquère.... Et toi, Ahmed, qu'apportes-tu?

Un indigène ouvrait son burnous et faisait voir une poule qu'il tenait par une patte.

— Ah! *al kif*,.... donne lui une petite massette.

Et la fouille continuait, en même temps que la distribution des outils.

Il y en eût un, pouilleux et déguenillé, qui, quelques jours d'afilée, ayant eu l'aplomb de ne pas même apporter une bouteille de lait au sous-off, fut mis, comme punition, plusieurs jours de suite, dans un marais bourbeux où la vase lui montait aux cuisses.

—o—

Les soldats aussi barbottaient ferme, car ils surveillaient les travaux, et avaient sous leurs ordres trois ou quatre arabes.

La matraque marchait bon train et si les indigènes ne graissaient pas les pattes des troufions, le soir c'était la geôle, — une dépendance du bordj où la vermine grouillait.

Le gardien — un *ba-chaouch* — ancien spahis, falsait casquer aussi ses coreligionnaires. Dam! il avait servi, puis il était toujours considéré comme soldat.

Un troufion, qui était pénard, avait un truc bien plus lucratif. Il était chargé de vérifier la quantité de pierres qu'amenait un *arabatier*.

Ce dernier était à peu près le seul qui ne fut pas volé.

Lorsqu'il amenait 10 mètres cubes de pierres, le soldat émargeait pour 20 et touchait la pièce.

Très roublard ce fourbi, — et c'est pas moi qui leur donne tort.... Avec ça que l'officier du génie s'épatait pour truquer, lui aussi!

—o—

Dans le troupeau des simples soldats, ceci, pour nous, restait mystérieux ; on ne savait pas trop, on ne pouvait affirmer, mais on se disait tout bas que les indigènes devaient être payés par l'Administration, et que lorsque nous en avions une cinquantaine sur les chantiers, sur les livres de ces messieurs, le chiffre montait à cent.

On n'était pas bien sûr: on supposait ; cependant, où nous nous apercevions que nous aussi étions barbottés, — car souvent le tarif de chaque homme et par jour était coté, soit trois sous ou cinq sous, — c'est lorsque, après trente ou quarante jours de détachement, alors que nous espérions toucher quelque monnaie, on nous lisait au rapport que l'argent était versé ou à l'habillement, ou à la commission des ordinaires...

N'empêche que nous étions toujours déguenillés et que, comme par le passé, on ne trouvait dans l'eau grasse de la gamelle qu'un morceau de sous-pied, ou quelques fayots égarés!

—o—

On recausera de tous ces fourbis, car il est nécessaire que les bons bougres se fichent dans le siphon que jamais — au grand jamais! — l'armée ne fait œuvre utile.

Quand, par hasard, pour des « expéditions pacifiques » telles que la chasse aux criquets ou autres bricoles qui se pratiquent en Afrique, il semble que les troubades fassent une riche et pacifique besogne, c'est tout simplement faute de voir les tenants et les aboutissants.

En réalité, toujours les dégâts et les dépradations de l'armée sont supérieurs aux services qu'elle rend.

On en recausera!

A. G.

VIEUX MOELLONS

Si les quotidiens n'ont pas de place pour tartiner longuement sur la mistoufle qui ronge le populo, il n'en va pas de même quand il s'agit de brailler pour des couillonnades.

La semaine dernière, ils ont fait un fouan des cinq cents diables parce que le maire d'Avignon a fait fiche bas un tas de moellons qui — non content de gêner la circulation — exposait les passants à l'écrabouillage.

Ce tas de moellons s'appelait la porte Limbert : au bas de l'amoncellement, y avait un trou de taupe, une ouverture à peu près aussi large et haute que le déversoir d'un égout, — et c'est par là que devaient passer tous ceux qui, venant du Midi, voulaient entrer à Avignon.

Quand un paysan s'amenait avec une belle charetée, y avait pas mêche qu'il passe! Il lui fallait décharger à moitié, transporter à bras le chargement de l'autre côté de la porte et là, recharger à nouveau.

Une collection de maniaques, à qui le populo a tort de donner la pâtée, ne sachant à quoi tuer leurs loisirs, se sont bombardés protecteurs des vieux moellons de France et d'Algérie. Or, comme jamais ces birbes n'ont été exposés à passer sous la porte Limbert, ils la trouvaient bien en place et, depuis des années, ils mettaient des entraves à sa démolition.

Il a fallu que le maire — qui n'est foutre pas un révolutionnaire — agisse en gas d'attaque, en vrai révolutionnaire, pour la démantibuler ; une belle nuit, il s'est amené avec une floppée de bons fieux armés de pics et de pioches et, sans la permission de personne, la porte Limbert a été foutue bas.

Là-dessus, les gagas qui s'extasient devant les bicoques moisies, ont versé leur larme de crocodile et ont crié au sacrilège ; cela parceque cette sacrée bouche d'égout avait été construite par les papes.

La belle foutaise!

C'était une viellerie, un rogaton du passé.

Elle a été flanquée a bas ; elle n'a eu que ce qu'elle méritait:

Primo, parce qu'elle était nuisible ;

Deuxièmo, parce qu'elle était vieille et, peu ou prou, rappelait le passé et incarnait l'ancien régime.

—o—

Savez vous, les camaros, que c'est une sale maladie qu'en douceur essaient de nous inoculer les jean-foutre de la haute.

Le respect des vieux monuments!

C'est une maladie du siècle qu'on n'a eu à aucune autre époque.

Heureusement, nom d'un tonnerre! Car si nos ancêtres avaient eu la gnolerie de respecter religieusement l'héritage de leurs paternels, je ne sais fichtre pas où nous trouverions un coin pour nous loger.

Imaginez seulement qu'on eut respecté rien que les cimetières — c'est pas beaucoup, hein? — eh bien, si on avait aligné à queue leu-leu toutes les générations disparues, à l'heure actuelle, la surface terraquée ne serait plus guère qu'une forêt de tombes.

Il suffit de raisonner dix secondes pour concevoir tout ce qu' a d'idiot ce respect du passé.

Mais alors, comme les birbes de la haute ne sont pas plus bêtes que nous, ils font intervenir la question artistique et ils nous expliquent, avec une kyrielle de boniments à la clé, que c'est pour l'art, pour le coup d'œil, qu'il faut conserver ceci, conserver cela.

Ce qu'il y a au fond de tout ça, c'est que les grosses légumes cherchent à nous introdufibiliser dans les boyaux de la tête la religion du passé.

Leur fourbi n'a pas d'autre but que de mâter notre révolutionnarisme.

Si on prouve — clair comme du jus de chique — que nous devons conserver, avec autant de soin que la prunelle de nos yeux, les vieilles bicoques, ne doit-il pas en découler logiquement qu'on doit aussi être respectueux des vieilles institutions?

Dam! Un monument intellectuel, moral.... patati et patata.... a bien autant de droits à être mis sous globe et admiré par les niguedouilles, que les remparts d'Avignon?

Puisqu'on conserve si précieusement les bâtisses des papes, il n'y a pas de raison pour que, par la même occasion, on ne conserve pas l'inquisition.

—o—

Les premiers chrétiens étaient moins cruches que nous. Dans les premiers siècles, ils furent des révolutionnaires et, en vertu du précepte « qui veut la fin, veut les moyens! » ils allèrent droit à leur but.

Ils avaient du flair, les bougres ! Ils comprirent que les monuments sont un centre d'attraction pour les foules et que leur existence est une garantie de durée pour les vieux préjugés.

Aussi, quand ils furent les plus forts, ils ne se bornèrent pas à jeter de l'eau bénite dans les temples païens pour ensuite en faire des églises chrétiennes et y débiter leurs balançoires.

Sachant que le monument, par son aspect, par les souvenirs qu'il rappelait, par un tas de babioles imperceptibles, rappelait toujours le passé, ils comprirent que la purification ne suffisait pas !

Sans aucun scrupule, sans aucun respect pour les beautés artistiques des vieux monuments Romains ou Grecs, ils fichèrent à bas tout ce qu'ils purent et sur les ruines ils réédifièrent leurs cathédrales.

Ils avaient confiance en l'avenir — et ils avaient raison !

En agissant ainsi, ils se disaient que le passé est le passé — c'est-à-dire de la poussière ! moins que de la poussière... du vent !

Or, qu'importe le passé pour ceux qui ont l'avenir dans la main.

Et les chrétiens le tenaient l'avenir, — il était leur chose, hélas !

Leurs maudites cathédrales, aux voutes pesantes, aux piliers élancés, aux vitraux mangeant la lumière, en sont encore aujourd'hui la preuve abrutissante.

Ces nids à chauve-souris sont — même à notre époque — les centres d'attraction de la société qui nous écrase.

—o—

Demain, quand le populo voudra secouer la vermine autoritaire qui le ronge, sera-t-il moins à la hauteur que les chrétiens des premiers siècles ?

Se sera-t-il laissé embistrouiller par les roublards qui cherchent à lui fourrer la religion des vieux moëllons ?

Si oui, tant pis pour lui !

Honneur et discipline !

L'assassinat commis dans la plaine des environs de Tunis, dont il a été question dans le dernier numéro de *La Sociale*, est resté sans écho. Cela ne nous surprend nullement, car à notre époque où tout croule et tout s'en va à vau l'eau, où il n'y a plus que l'arche sacro-sainte de l'armée qui jouisse d'un certain prestige — qui s'effrite cependant chaque jour, — les dirigeants ont tout intérêt à étouffer la chose le plus vivement possible.

Certaines feuilles ont été catégoriques à ce sujet : elles sont restées plus muettes qu'une escadre de carpes. D'autres ont essayé de dénaturer la portée des faits en réduisant le nombre des victimes. Il y en a qui ont eu l'aplomb de noter un seul et unique trépassé !

Mensonges que tout cela, puisqu'à l'heure actuelle, il y a non seulement cinq zouaves morts comme nous le disions la semaine passée, mais bien *sept*. En outre, il y a *quatre-vingt-quinze* malades à l'hôpital, *cent sept* à l'infirmerie et *cinquante* qui gardent la chambre !

Quand on songe que pareille extermination a été commise par un seul individu, et dans l'espace de quelques heures, on croit rêver. Mais où le rêve fait place à la stupeur, c'est lorsqu'on apprend que l'auteur de ce forfait, cette brute sanguinaire à cinq galons, a été décoré le 14 juillet, — sans doute pour cette action d'éclat.

Qu'ajouter à cela ? A quoi bon jérémier puisque plus on immole de troufions, plus le troupeau des sacrifiés semble se ruer à l'abattoir...

—o—

Il ne faudrait pas croire que ces crimes se commettent à de rares intervalles, car, à défaut de massacres en masse, tel Madagascar, il reste les marches. Marches de jour, marches de nuit ; sous la pluie, sous le vent, sous le soleil, par n'importe quelle température : il faut bien rompre les hommes à toutes les fatigues si on veut les aguerrir, — mais cependant, les manœuvres s'opèrent de préférence à l'époque des chaleurs.

Ainsi, le 7 octobre 1893, aux grandes manœuvres de la brigade d'occupation de Tunisie, dans la plaine de Tarf Ech Chnâa, le thermomètre marquait 45° et plus, à huit heures du matin ; au lieu de laisser les troupes sous les tentes, les galonnards n'imaginèrent rien de mieux que de faire « membrer » les hommes. Le résultat ne fut pas des plus galbeux : il n'y eut que deux morts — encore du 4e régiment de zouaves !

Ceux qui commettent ces meurtres ne sont et ne seront jamais inquiétés, — on le sait !

Il n'en reste pas moins utile de mettre en parallèle de la décoration accordée au galonnard Duffau du 4e *modistes* pour le récompenser d'avoir estourbi sept zouaves et rendu malades plus de deux cents, la condamnation qui vient de frapper le mathurin Auguste Bidon.

—o—

Auguste Bidon, matelot de 3e classe à bord du cuirassé *Charles Martel*, n'a ni tué ni assassiné personne. Le 27 mai, il quittait simplement son bord, et, sans permission, il se rendait à Saint-Nazaire et à Nantes où il tira une bordée.

La noce dura une huitaine de jours. Dam !

Les matelots sont rigolots
Aimant à boire, aimant à rire...

et puisqu'il faisait partie du corps si vanté pour sa rigouillardise, il ne voulut pas faire mentir la crétine goualante qu'une foule en délire beugla tant en agitant les chiffons russes et français.

Mais, voilà le hic, on a beau rigoler et être tout plein rigolot, il y a une fin à tout, et le 3 juin, n'ayant plus un radis en ses profondes, Bidon ne se bidonna plus : il se livra entre les pattes des gendarmes de Vannes.

De brigade en brigade, il fut conduit à Brest où on l'incarcéra à la prison du deuxième dépôt en attendant sa comparution devant le conseil de guerre.

En son étroite cellule, le souvenir de sa bordée passée hanta sa caboche ; il se remémorait des refrains de beuglant, et, pour passer le temps, il chantonnait des choses bêtes et idiotes, — comme en chantent parfois les forçats, — mais qui ont le don de faire oublier un instant l'énorme pénalité suspendue sur la tête de chaque troubade qui enfreint les iniques règlements.

D'autres matelots aussi étaient dans les cellules ; ils firent connaissance — sans se voir naturellement — puis, ils organisèrent des concerts : les matelots sont si rigolots !

Le 10 juin dernier, les locaux disciplinaires retentissaient des goualantes poussées par les prisonniers :

Entends-tu le coucou,
Ma Lisette,
Entends-tu le coucou?

La « Lisette » entendit... et s'annonça sous la forme d'un quartier maître de mousqueterie qui était de garde et qui beugla :

— Vos bouches, là-dedans, tas de crapules, et faudrait voir à y mettre un clou.

Même en prévention de conseil de guerre, les bougres étaient si rigolots qu'ils ne firent pas attention à l'observation du bas-gradé — changé en l'occasion en argousin — et continuèrent à tue-tête :

Et bitte et bosse,
Et quelle noce!

lorsque le quartier-maître ouvrit la cellule de Bidon :

— R'fusez de vous taire, es'pas? r'fusez nom de dieu?

Comme réponse, le mathurin lui détacha une chiquenaude sur le blair.

—o—

Tels sont les faits ; tel a été le crime commis par ce malheureux ! Il n'a pas répandu une goutte de sang, il n'a torturé personne,.... cependant, le 16 juillet — un jour après la soulographie nationale — il a été condamné à la **peine de mort!**

Les quotidiens réservent leur indignation pour un toqué qui fait partir un pétard au passage d'un souverain, — quant à cette monstruosité, ils continuent à taire leur bec.

—o—

Pour finir la série rouge de la semaine, à noter aussi — toujours en regard du chef-d'œuvre du Ramollot de Tunis — ce qu'a ramassé Charles Barba du 155e lignard qui comparaissait devant le comptoir des galonnards du 6e Corps, pour désertion.

La culotte de peau qui faisait fonction de président n'avait pas sitôt ouvert son plomb que le troufion lui dégoisa quelques vérités.

Ça a froissé ces messieurs. Ça se comprend : ça portait atteinte à l'honneur, — leur honneur ! — à la discipline aussi — parce que ce cochon d'honneur ne peut pas faire un pas sans cette garce de discipline ; aussi, ils n'ont pas lanterné, ils n'ont pas eu l'ombre d'une hésitation, illico ils ont appliqué le petit maximum ; dix ans de travaux publics.

Les brutes qui ont prononcé semblable sentence avaient la conscience à l'aise, car on leur avait dit que le truffard était anarcho, — et, le soir, le pif plongé dans une verrée d'absinthe, on a bu à l'Honneur, au Drapeau, à la Revanche, et, du pauvre bougre de condamné, on a simplement grogné que « ça lui apprendrait le respect dû aux supérieurs... »

Quant à nous, vulgaires pékins, ça ne nous apprend rien que nous ne sachions déjà : c'est que si les soudards qui incarnent l'armée exigent le respect des malheureux qu'ils ont sous leur coupe, il faudrait tout d'abord qu'ils soient respectables — et le cas ne se présente pas souvent.

A. G.

De Bric et de Broc

Le livre d'Or de la flicaille. — Mossieu Lépine, le flicard en chef, vient d'avoir l'idée dégueulasse de faire écrire l'histoire de la sergocratie par deux roussins de marque.

Dam ! c'était le seul régiment qui n'avait pas son *livre d'or*.

Ce bouquin, s'il est un tantinet impartial, dépassera celui des Bataillons d'Afrique où les gradés se font la main en muselant les troubades avec des pavés fourrés dans le bec.

Si on veut tout y mettre dans ce bouquin, — — y en aura long ! Comme grosseur il fera la pige aux vingt volumes de l'Encyclopédie de Larousse.

Songez donc : passages à tabac ! arrestations arbitraires ! brutalités envers les marchandes des quatre-saisons ! faux témoignages aux comptoirs d'injustice !... et tant d'autres hauts faits y seront couchés.

Mince de litanies ! Un chapitre sera consacré au panégyrique des sergots qui, ces jours derniers, ayant mis en état d'arrestation un charretier, Jean Blazy, l'ont si peu malmené que le malheureux en est mort deux jours après.

Quelques quotidiens ont protesté un brin, mais la police, toujours ficelle, a prouvé que Jean Blazy n'a pas été assommé par des sergots, — les preuves de la préfecture on sait ce que ça vaut !

Pour en revenir au *livre d'or* de Lépine, ce bouquin aura un gros succès, d'autant plus que la presse bien pensante bat déjà la grosse caisse autour de cette déjection policière. Le torchon cuisse de nymphe, les *Débats*, bave une charretée d'éloges et félicite le sergot en chef de *cette œuvre de justice*.

Mossieu Lépine, turellement, a pensé à la reliure de cet important ouvrage : le dos en peau de prolo tannée dans les divers postes ; sur le plat, les armes de mossieu Lépine : des bâtons de flic, entrelardés de casse-têtes, avec bottes sur champ de gueules ; les tranches seront jaspées en rouge de manifestation.

La Sociale se paiera un de ces sales bouquins lorsqu'ils seront reliés en peau de vache en uniforme.

Vache à lait. — Les Chinois sont des bougres qui la connaissent dans les coins.

Quoiqu'ils perchent aux antipodes ils ont appris que les Français sont des poires qu'il est facile de faire casquer.

A preuve que nous avons fourni une jolie demi-douzaine de milliards au tzar de toutes les Russies.

Sachant cela, — et étant bougrement à la côte, — les grosses légumes de la Chine ont décidé de venir frapper à notre caisse et, pour nous amener à financer, ils nous ont expédié un fil de soie qui a un nom a coucher dehors.

Li-Zut-Chang !..... ou quelque chose d'approchant. C'est un aristo qui a du vice, — et du vice-roi même ! C'est donc pas de la petite bière.

Il n'a qu'un but : chercher une binaise pour manigancer un gros coup de finance avec les banquiers.

Les bons bougres peuvent se le tenir pour dit ; avant peu on battra de la grosse caisse pour un Emprunt Chinois.

Les couillons qui, au lieu de se payer des bons morceaux et de vivre au mieux, se serrent le ventre et économisent, pourront vider là leur bas de laine.... si c'est perdu pour eux, ça ne le sera pas pour tout le monde.

Dégraissés par les Chinois, — après l'avoir été par les Russes, — nous n'en continuerons pas moins à nous pousser du col et à nous flatter d'être le peuple le plus spirituel de la boule ronde.

En réalité, nous sommes un tas de daims qui ne nous révélons anti-patriotes que pour nous faire gruger. Des bons zigues Chinois ou Rus-

ses, viendraient nous proposer quelque chose de chic que nous répondrions : « Chez nous on est patriote, on ne marche pas avec les étrangers !.... » Mais, du moment qu'il s'agit de se faire filouter, nous ne regardons pas à la nationalité de l'estampeur. Pourvu qu'il opère en douce, on se laisse faire !

L'invasion de Madagascar

Un sous-off de la milice indigène a écrit à un de ses parents, à Périgueux, une lettre dans laquelle il lui narre le fait d'armes d'Antsirabé. Il explique qu'étant en rase campagne avec une quarantaine d'hommes, ils ont été attaqués par environ 1.500 Fahavalos.

Avec toute la tranquillité d'esprit d'un soldat qui a beaucoup tué il donne de longs détails sur la boucherie. Comme il leur est arrivé des renforts ils ont été vainqueurs.

Voici un becquet de sa babillarde :

« A l'arrivée des renforts, tu ne peux te « figurer le carnage que l'on a fait : c'est quel- « que chose d'incroyable. Notre fureur était « telle que nous ne faisions pas de prisonniers ; « mais, sois persuadé aussi que, si nous étions « tombés aux mains de nos ennemis, nous eus- « sions subi un bien triste sort. »

En France, il faut tuer beaucoup de monde pour être un héros, — si, comme Pranzini, on se borne à escoffier quelques personnes on est un vulgaire assassin.

Comme le troubade en question a fait beau carnage, le voilà passé héros !

Cependant, dans l'armée, on rabâche continuellement que le prisonnier de guerre est sacré : les faits qui se sont déroulés à Antsirabé nous prouvent une fois de plus que les envahisseurs de Madagascar sont descendus même au-dessous de la sauvagerie de la guerre.

Pendant la guerre franco-allemande les chauvins ont assez maudit les allemands qui fusillaient les francs-tireurs, parce qu'ils n'étaient pas frusqués en troubades réguliers.

Par contre, ces mêmes francs-tireurs ont été chantés, glorifiés, apothéosés en France.

Les Fahavolos qui défendent leur sol natal — *francs-tireurs* de leur pays — sont traités par nos troubades kif-kif des brigands.

Et le sous-off massacreur termine sa babillarde en disant qu'à Tananarive lui et ses copains sont traités en héros, et qu'ils sont proposés pour la médaille militaire : « Tu vois, écrit-il, que c'est un beau commencement ! »

Appeler *un beau commencement* un massacre accompli par des fous furieux, c'est le comble de l'horrible !

Frasques de probloc

Une charogne dont les quotidiens ne donnent pas le nom — parce que c'est un proprio, — c'est le vautour d'un immeuble planté dans un faubourg de Paris.

Ce salopiaud, qui loge des pauvres bougres ne trouve rien de plus simple, lorsque ses mistoufliers de locataires ne peuvent casquer le terme, de leur barbotter quelques bois ou quelques hardes, qui lui servent de garantie, et de fiche le restant — y compris les locatos — dans la rue.

Et, les bons bougres, il ne vous faut pas croire que ce bandit est le seul à opérer ainsi ! Y a une chiée de vautours qui ne pratiquent jamais autrement.

Ces salopiauds là se figurent être plus qu'un prolo, — tandis que ceux-ci, déprimés par la société, résignés à tout, se figurent qu'ils ont été créés et mis au monde pour recevoir des glaviaux sur la figure et encaisser des coups de botte.

—o—

Les façons d'agir de ce probloc n'ont pas été du goût d'un gniaff, un bon bougre, marié et père de cinq loupiots.

Ces jours derniers, comme le bandit s'apprêtait à faire décaniller les quelques meubles du bouiffe — qui lui devait une soixantaine de francs — celui-ci s'y opposa et, bouclant la lourde de son logement, il menaça son vautour d'aller se plaindre à mossieu le quart-d'œil.

Oh, ça n'a pas épaté le dégoutant ! Le quart-d'œil et un proprio, — c'est même farine.

Voyez-vous qu'un birbe qui néglige de coller du papier timbré au cul de ses locataires, et qui, pour les faire expulser, n'a pas besoin d'huissier, — opérant-lui-même — aurait la frousse d'un représentant de l'autorité ?

La peau ! Le proprio a tout bonnement sorti un revolver de sa profonde et a tranquillement menacé le savetier de lui casser la caboche s'il ne lui remettait pas ses clés.

Hein ! C'est beau les honnêtes gens.

Il est tout plein honnête ce proprio qui vous ficherait les tripes au soleil pour une pièce de vingt ronds.

C'est tout de même chouette la propriété et les propriétaires !

Sur ces entrefaites, le quart d'œil rappliqua avec la femme du bouiffe qui l'avait été quérir. Il se contenta de saisir le rigolo du vautour et de lui dresser un procès-verbal pour menaces.

—o—

Renversez les termes : imaginez que ce soit le locataire qui ait menacé le proprio, il serait au clou maintenant, — pour ça y a pas d'erreur !

C'est ce qui prouve que les gros matadors ont toute permission de violer les lois quand ça leur plait, — et que les prolos n'ont qu'à plier l'échine,... à moins qu'ils aient du flair et de la jugeotte et qu'ils ne veuillent pas être à perpète les dindons de la farce.

La Grève des Tôliers

Cré vingt dieux, les tôliers ont la caboche plus dure que de la tôle d'acier et c'est ce qu'il serait à souhaiter de voir parmi toute la classe laborieuse.

Y a déjà pas mal de temps — bientôt quatre mois — qu'ils se sont foutus en grève, et malgré toutes les salopises de la rousse, les manigances de leur exploiteur, ils continuent à tenir bon et ferme.

Ça c'est rudement chouette, d'autant plus que les crapulards de la police — ayant les pattes graissées — leur en font voir de toutes les couleurs.

Ainsi, dernièrement, les bons bougres de grévistes avaient placardé des affiches ayant comme titre « **Au Public** », ça a fait ressauter l'exploiteur de l'Avenue Parmentier, qui est comme cul et chemise avec mossieu le quart-d'œil du quartier de la Roquette. Il s'en est allé exposer sa misère à ce dernier qui lui a juré ses grands dieux que la prochaine fois il ferait enlever les affiches. Ça a consolé le Rességuier.

—o—

Mais y a pas que ça, foutre ! Les gueules noires se réunissaient depuis longtemps chez un bistrot, où là, dans une salle de guinche, on discutait ferme les intérêts de la corporation. Seulement, les bons bougres, au bout d'un certain temps, ont trouvé que ça schlipottait le roussin chez ce mannezingue et sont allés en douce dans un établissement de la rue de Lappe. Mais, va te faire foutre, voilà qu'à la première réunion, les argousins s'amènent. et l'empêchent d'avoir lieu sous prétexte qu'il n'y avait pas eu de déclaration de faite.

Il faut remarquer qu'en vertu de la loi de 1884 sur les groupes corporatifs, ces derniers ne sont pas tenus, lorsqu'ils se réunissent, à remplir ces formalités. Mais, les lois ne sont faites que pour canuler le pauvre monde et ceux qui sont censés les représenter et les faire observer s'en foutent pas mal : ils s'essuient le fiacre avec les règlements, ces mauvais bougres.

Les tôliers la trouvaient amère, mais malgré cet acte arbitraire, ils s'en allèrent tranquillement en disant que dorénavant ils feraient la déclaration à la Préfectance.

La patronne de l'établissement, elle aussi, fut embrennée par la rousse. On la menaça de lui fermer sa boîte.

La fois suivante, les tôliers firent la déclaration 48 heures à l'avance. Ils ne reçurent aucun récépissé. Probable que leur déclaration, expédiée par la poste, avait suivie la filière hiérarchique ; or pour qu'une lettre arrive à bon port, dans une administration, il faut s'y prendre six semaines d'avance.

Les gas allèrent trouver le quart-d'œil du quartier, mais comme le type était à boulotter ils poirottèrent au commissariat depuis 6 heures jusqu'à neuf moins le quart.

Pendant ce temps la flicaille manœuvrait pour que la réunion n'ait pas lieu.

Les grévistes, eux, poirottaient, attendant l'arrivée de l'autorisation. Va te faire fiche ! Le quart d'œil déclara que n'ayant pas d'ordres il ne pouvait qu'empêcher la réunion.

—o—

Et voilà comment, les crapuleries ne suffisant pas, la police s'amuse à de mesquines saloperies pour soutenir l'exploiteur Drouet.

Un honnête homme ce grigou !

Les gosses des grévistes peuvent piailler la faim ; la femme peut rendre intolérable la vie à son compagnon qui n'apporte plus les quinzaines d'autrefois : la misère peut siéger en toute sécurité chez les grévistes, l'affameur s'en moque bien de tout cela, sa réputation est faite : un brave homme de philanthrope, père de ses ouvriers...

N'empêche que les prolos n'ont pas du pissat de richard dans les veines et qu'ils tiendront coup encore longtemps.

Virus patrouillard

Le chauvinisme n'est pas qu'une religion, — il arrive facilement à être une maladie dangereuse, — quelque chose comme l'épilepsie ou la rage.

A preuve le fait suivant dont a été témoin un bon petit fieu, alors à l'école :

Essonnes, le 14 juillet 96.

Camarades de *La Sociale*,

Le souvenir d'école que je tiens à vous raconter est un de ceux que l'on n'oublie jamais, — tellement il est écœurant :

C'était à l'école communale d'Essonnes. Un jour, l'on amena au directeur un gosse de 6 à 7 ans, né, je crois, dans la Lorraine Allemande. Il avait donc ce que la bande à Déroulède appelle « le malheur de ne pas être français » et venait « manger le pain de la France. »

Quelles idioties !

Les formalités remplies, le directeur acquiesça à l'entrée de l'enfant à l'école. Restait à le présenter à l'instituteur. Le maître de la 6e classe fulmina, lorsqu'il sut que le gosse n'était pas français.

— Je suis patriote et je ne m'abaisserai pas à apprendre à lire à un étranger !

— Mais pourtant, il faut le caser, observa le directeur interloqué, et je ne puis que le mettre dans votre classe.

— Vous l'y mettrez si vous voulez, mais je ne lui apprendrai absolument rien !

Ceci se passait dans la cour de l'école. Je ne pus entendre la fin de cette intéressante conversation car le coup de sifflet donna le signal de la rentrée des classes.

Le petit étranger fut admis quand même. Heureusement pour lui, peu après, l'instituteur énergumène, lâchant l'enseignement, partit faire son service militaire.

P. S.

Hein, les camarades, que dites-vous de ce maître d'école refusant d'apprendre à lire à un loupiot, — par patriotisme ?

Il fallait qu'il eut une rude couche de cambouis dans les boyaux de la tête. Evidemment, ça ne lui était pas venu tout seul : c'est parce qu'à l'école normale on l'avait surchauffé de chauvinisme qu'il étalait si catégoriquement sa barbarie patriotique.

Des fanatiques de son calibre on en trouve aussi chez les ratichons : des types aux cervelles étroites et obtuses qui se figurent que c'est arrivé et coupent dans toutes les balourdises que leur ingurgitent les roublards de la bande.

Pour ce qui est du maître d'école en question, il serait bougrement intéressant de savoir ce qu'il est devenu ?

Peut-être bien que le métier militaire a servi de douche glacée à son patriotisme ?

Peut-être a-t-il été un des envahisseurs de Madagascar ?..

En ce cas, il y a des chances pour qu'il ait cassé sa pipe, victime inconsciente de son abrutissement.

CHAMBARD A BORDEAUX

Les bons bougres des quais commencent à ne pas être commodes.

Il y a deux mois, il y eut une tatouille en règle entre-eux et les sergots -- que *La Sociale* a narré en son temps.

Voici que, à l'occasion du 14 juillet, le grabuge a recommencé :

Au mitan de la nuit, une bande de sergots tombèrent sur le poil de trois bons bougres qui tétaient une goutte à même les tonneaux et, se croyant les plus forts, les pestailles commencèrent par malmener les pauvres types.

Ceux-ci rouspétèrent et appelèrent au secours. Illico, de tous les coins du quai, s'amenèrent une kyrielle de gas qui prirent parti contre la flicaille.

Voilà de la solidarité, foutre!

La bataille s'engagea : les sergots d'un côté et de l'autre une cinquantaine de pauvres déchards sans autres armes que des cailloux.

La lutte fut violente et les sergots auraient trinqué salement, si du renfort ne leur était arrivé. Les coups de revolver qu'ils tirèrent firent rappliquer une horde de douaniers et de flicards.

Les prolos durent battre en retraite, — le malheur est qu'ils laissèrent trois prisonniers entre les griffes des ennemis.

—o—

Et tout ça pour quelques gorgées de vinasse, sifflées à la régalade, sur un quai où les barriques s'alignent à perte de vue.

N'est-ce pas abominable cette abondance faramineuse de picolo mise en contact avec les gorges sèches des pauvres bougres?

Si les gros richards qui ont leurs barriques au soleil n'étaient pas d'affreux mufles ils fermeraient les yeux sur le sirottage qui s'accomplit sur les quais.

Et ils auraient d'autant plus raison d'agir ainsi qu'ils sont de sacrés accapareurs.

C'est y eux qui ont récolté tout le picolo qu'ils ont en tonneaux?

Evidemment non.

Donc de quel droit se l'approprient-ils ?

Du droit du plus crapule, tout bonnement!

LE CONGRÈS DE LONDRES

Le comité fédéral des Bourses du Travail invite les délégués au Congrès de Londres, soit délégués de Paris, soit délégués de province de passage à Paris, à la réunion qui aura lieu le vendredi 24 juillet 2 à 8 heures 1/2 du soir, salle Maubert, 123, rue Vieille du Temple.

Le Comité a pensé qu'avant de se rendre au Congrès, les délégués seront heureux d'échanger leurs impressions et leurs renseignements, sur les questions inscrites à l'ordre du jour et sur la situation générale du mouvement ouvrier.

—o—

D'autre part, de Londres, les camarades nous annoncent que le local des allemands ne pouvant pas être prêt en temps utile, la réunion privée entre anarchistes et anti-parlementaires délégués au Congres, qui devait s'y tenir, aura lieu au *National Italian Club*, 17, Frith Street, Soho, W., le dimanche 26 juillet, à 6 heures du soir.

Ce même local sera utilisé comme lieu de rendez-vous, pendant toute la durée du Congrès. Ceux qui le voudront y trouveront tout le nécessaire pour y prendre leurs repas.

—o—

Ceci dit, voici de nouveaux tuyaux qui, ajoutés aux diverses protestations déjà enregistrées, prouvent que les autoritaires sont bougrement en baisse :

Tous les groupements d'étudiants et anciens étudiants socialistes de Belgique (affiliés au Parti Ouvrier) se sont faits représenter au Congrès de Londres par des délégués qui ont mandat de voter l'admission des adversaires de l'action politique. (Séance tenue à Bruxelles le 4 juin.)

En outre, la Fédération Bruxelloise du parti ouvrier, dans sa séance du 16 juillet, a donné à son délégué mandat de voter l'admission de tous les anti-parlementaires.

La Fédération Bruxelloise est l'assemblée des délégués de tous les groupes socialistes de l'arrondissement de Bruxelles (ligues politiques, syndicats, etc.)

La Clameur

Notre amie, Louise Michel, nous adresse la poésie suivante, souhaits de prompt accouchement et présage de belles batailles pour *La Clameur*, dont la vaillante camarade sera d'ailleurs assidue collaboratrice :

De toutes les rumeurs éparses,
Elle se fera la clameur ;
Elles sont les sombres comparses
De l'immense et terrible chœur :
Elles montent jusques aux nues,
Traînant des plaintes inconnues
Qui s'étouffent sous le ciel lourd,
Ou vont se perdant sur la terre,
Sur la terre inhospitalière,
Sourde comme le ciel est sourd.

Rumeurs d'océans et de foules,
Déferlant en profonds remous ;
S'en allant par immenses houles,
Dans l'ouragan qui les dissout ;
Rumeurs de révolte, de haines,
De peuples secouant leurs chaînes,
Cris d'épouvante ou de fureur.
Et dans l'horreur universelle,
Parfois passant comme un coup d'aile
Un grand souffle rénovateur.

Troupeaux saignants, hordes humaines,
Gémissent éternellement ;
Et toutes leurs plaintes sont vaines,
Autant que les plaintes du vent ;
Les Madagascar, les Fourmies
Tombent sur la foule endormie.
Depuis toujours il est ainsi !
Tandis que pareil au vampire,
Quelque leurre encor vient bruire
Sur le désespoir infini.

Et pourtant, remplissant les plages,
Les cris, comme par des échos,
Sont redits à travers les âges.
Mais sans arrêter les bourreaux :
Entre eux, ils forment alliance
Et les rois bourgeois de la France,
Sont sous le joug des tzars pendeurs ;
L'Italie, et l'Espagne altière
Et l'Allemagne, ont pour bannière
Guillaume et les inquisiteurs.

Pour opprimer, tous sont ensemble,
République, empereurs et rois.
L'intérêt commun les rassemble,
Comme les loups au fond des bois ;
Du passé suivant les vestiges,
Ils s'en vont hantés de vertiges,
Spectres que l'air va dissiper ;
Fugitifs, échappés des geôles,
Ne vous approchez pas des Gaules,
Leur sol est inhospitalier.

Les cris des peuples qu'on égorge
De partout, vont montant, montant.
Dans l'ombre, comme un bruit de forge
Sans cesse va retentissant ;
Ce sont les forces éternelles
Préparant les ères nouvelles
Du séculaire renouveau ;
C'est là, que le progrès s'aimante,
Là que brûle la flamme ardente
De l'idéal possible et beau.

Aujourd'hui, fait rage l'orgie,
Du pouvoir et du capital ;
Sur la terre de sang rougie
Ils mènent le galop final,
Sur les morts et sur les ruines,
Les bourgeois chantent leurs matines,
Pareils au corbeau sépulcral ;
Mais déjà passent sur leurs têtes,
Les clameurs soufflant en tempêtes
Et la mort porte le fanal.

Croissez, puissances inconnues,
Montez, menaçantes clameurs !
Frappant ses ailes dans les nues,
Le coq rouge chante aux dormeurs.
L'erreur qui façonne les hommes
En tous les monstres que nous sommes ;
Lâches esclaves, ou durs tyrans,
Fuient devant l'ardente lumière
Du vrai qui changera la terre
Pour des êtres libres et grands.

LOUISE MICHEL.

De l'avancement s. v. p.

Toulon. — L'histoire remonte au mois dernier, à l'époque de la fête de Saint-Jean du Var. Un jardinier ayant eu une prise de bec avec un individu fut conduit au poste par la flicaille. Là, naturellement, on fit une descente dans ses profondes, et tout ce qu'elles contenaient fut cambriolé. Le jardinier remit donc en consigne outre diverses bricoles la somme de 32 francs.

Avec toute la délicatesse qui caractérise ces brav'gens, le sergot R... inscrivit sur le registre des dépôts des prisonniers la somme de 22 fr. et, sans scrupules ni préjugés, en brav'gardien de la paix, il empocha la différence.

Le lendemain, lorsqu'on déboucla le jardinier, celui-ci fut tout épaté de voir qu'il manquait dix balles à l'appel. De là, réclamation au sergot qui braille comme un putois qu'il est honnête, que non seulement son uniforme en témoigne, mais que le registre l'atteste.

Le type ne coupa pas dans le débagoulage du crapulard sergot :

— J'avais 32 francs, dit-il simplement, on m'en rend 22, y en manque toujours 10.

— Ah, ça! m'prenez pour un filou...? C'est moi qui les ai volés vos dix francs? s'pèce de prop'à rien...

— Je ne dis pas ça, continuait le jardinier, je constate qu'il me manque dix francs...

— Vous constatez, rugissait le sergot, vous constatez, boug' de crapule... allez pt't-être bien m'accuser de vol aussi.... foutez-moi le camp du poste.... tout de suite nom de dieu, si vous ne voulez pas que je vous dresse une contravention.

Et comme le type ne se pressait pas, le sergot l'agrippa entre ses sales pattes et lui laissa tomber quelques paquets de tabac, après quoi il le mit à la porte.

C'était par trop de salopises: battu, volés... et pas content, le jardinier fit tant et tant de démarches qu'il obtint un semblant d'enquête.

Comme le flicard était coutumier de barbottages, le maire l'a suspendu de ses fonctions... en attendant sans doute qu'on le recase dans les brigades parisiennes où vu ses petits talents, il excellera dans le truc de la perquisition, et, tout en mettant à gauche le produit des barbottages courants il ne tardera pas à monter vivement en grade.

Que mossieu Lépine s'en occupe.

Hydrophobie patronale

Reims. — Une dame qui fait la pige aux caméléons, c'est la patronne d'un café situé dans les rupinskoffs quartiers, où, naturellement, en raison des ventrus qui vont prendre leur purée en parlant de la Revanche, on a donné le titre de café de l'*Alsace-Lorraine*.

Dimanche passé, un bon bougre vendait *La Sociale* dans ces parages lorsqu'il fut accosté par un loufia du café patrouillotard.

— Donnez-moi *La Sociale*, que fait le type.

Mais, au même instant, rapplique sa pouffiasse de patronne qui se met à brailler:

— Je vous défends d'acheter ce journal-là...

Et le loufia épaté de répliquer :

— Mais, pardon madame, c'est le patron qui me l'envoie chercher.

Du coup, la jolie madame au teint d'aubergine est passée par toute la gamme des verts. Et fallait l'entendre hurler en levant les bras au ciel :

— Mais c'est l'abomination de la désolation !... qu'est-ce qu'on va devenir si vous achetez ce journal....

Et la respectable dame avec des hoquets d'indignation d'ajouter au loufia :

— Je vous le défends.... suis vot' patronne, moi, d'abord... je vous le défends ou si vous l'achetez je vous l'arrache des pattes.

Le bon bougre de vendeur rigolait ferme de voir la mégère en proie à une crise de folie furieuse et là dessus il s'est mis à gueuler à pleins poumons : « Demandez le journal anti-patronnal, anti-autoritaire.... »

Du coup, la dame a tourné bride et s'est renquillée dans sa boite.

Ça ne fait rien, si la vue du caneton a le don de faire mettre en rogne les patrons,

qu'est-ce que ce sera le jour du grand chambard.... ?

Y aura sûrement plus d'un fond de culotte d'exploiteur d'emmouscaillé.

Toujours Balthazar

Trignac. — Dimanche soir, le délégué de la Verrerie Ouvrière, Hamelin, a fait une conférence à la salle Boyer. Il a profité de l'occase pour crosser les coopératives patronales, — à commencer par l'économat emmanché sous les auspices de Balthazar.

Après lui, le secrétaire de la Bourse du Travail de St-Nazaire, Demange, a repiqué au truc et a expliqué que le Balthazar avec son truc ne guigne qu'une chose : serrer d'un cran la vis aux prolos, afin que désormais tenus complètement en bride, ils ne puissent plus regimber sous les crapuleries patronales.

Et les cinq cents bons bougres qui étaient dans la salle — mi-partie de prolos, mi-partie de petits commerçants d'écouter et d'applaudir ferme.

Le Balthazar, toujours faraud, est venu prendre une tasse à la terrasse de l'établissement où se tenait la réunion, en compagnie du commissaire central.

Après leur départ, le bistrot a désinfecté les verres et brûlé du sucre à leurs places.

Quoiqu'il ait du toupet, le Balthazar n'a pas daigné assister à la réunion. Il y a perdu..... il en aurait eu pour son argent. Il est vrai que, probablement, quelques niguedouilles auront été lui dégoiser ce qui s'est passé.

—o—

Derniers tuyaux ! — Il paraîtrait que l'autre soir le Balthazar aurait encaissé un superbe bochon, administré sur son gniass par un prolo en rogne.

Belgique. — Y a pas qu'en France qu'il y a de la casse chez les socialos à la manque. Il arrive pareil en Belgique.

Le socialo qui tient le record dans la course aux écrevisses politiques, c'est le nommé Basile Defnet, — ci-devant député socialiste de Namur, — devenu à la dernière foire électorale, *l'élu libéral* du même arrondissement.

A peine ce paquet de tripes a-t-il obtenu le renouvellement de son mandat de député que voilà les socialos du crû faisant du fouan et protestant.

C'est du dernier rigolo !

Le journal socialard, *La Bataille*, déclare que l'élection Defnet est une filouterie sans exemple. En effet, ce merle malpropre et sentant l'oignon, prévoyant que les citoyens lui feraient payer cher ses mufleries, n'avait rien trouvé de mieux que de mijoter avec les opportunards et les radicaux de l'arrondissement, un joli petit marché destiné à sauver à la fois sa candidature et celle des bourgeois libéraux.

Du Parti ouvrier, il s'en est soucié comme un esturgeon d'une carotte.

Les socialos l'ont trouvé mauvaise. Toutefois, soit par gnolerie, soit par manque d'initiative, ils ont attendu la fin de la foire électorale pour faire du boucan au sujet du lâcheur Defnet. Celui-ci, un sacré roublard, s'était bien douté du coup; les connaissant gnan-gnan et routiniers, il n'a pas hésité à leur poser un rude lapin.

Le résultat de ces salopises, les camaros n'ont pas besoin qu'on le leur indique :

Un craquement s'opère dans le Parti Ouvrier, activé par les salopises des politicards. Une fraction du P. O. commence à rouspéter et à sentir la nécessité de la tactique révolutionnaire.

Tant mieux, foutre! ce n'est vraiment pas trop tôt que les bons fieux de Belgique se décrassent le siphon.

Puisque j'en suis sur la Belgique, un mot d'un ventriloque spiritualiste et toqué, Berger, qui a accouché d'une « causerie » anti-anarchiste, de nature à faire crotter des chevaux de bois.

A une réunion contradictoire où un copain a dépioté son argumentation le type a oublié de venir. Il a aussi bien fait, — ça lui a évité le désagrément de remporter une sacrée veste.

Etats-Unis. — Ceux qui s'imaginent que, là-bas, tout est rose, se fichent joliment le doigt dans l'œil.

Un camaro nous écrit qu'à La Salle, dans l'Illinois, depuis dix ans qu'il est en Amérique il n'a pas encore vu autant de misère qu'actuellement. Et ce n'est cependant pas les vivres qui manquent : les magasins regorgent de produits !

Dernièrement, un épicier jetait à la rue des marchandises qu'il avait laissé s'avarier pour ne pas les vendre bon marché, — il en a jeté de quoi nourrir dix familles pendant un mois.

Aussi, les colères ouvrières s'amoncellent!

Les capitalos ont tort de faire tant les casseurs d'assiette, parce qu'ils ont vaincu le populo à la grande grève d'il y a deux ans. Un de ces quatre matins il pourrait leur en cuire, car le jour où les prolos feront de la rouspétance il se pourrait qu'ils ne se bornent pas à chatouiller le nez de leurs exploiteurs avec des plumes de paon.

—o—

Si la mistoufle est grande aux Etats-Unis, la liberté y est petite : le dernier dimanche de juin, Pietro Gori et seize camarades se trouvaient réunis chez l'un d'eux.

Que faire, un dimanche, quand toute activité est suspendue?

Chanter!

C'est ce que firent les bons bougres et comme Gori a une belle voix il ne dut pas être en retard pour en pousser une..... suivie de plusieurs autres.

Tout se serait bien passé sans les policiers qui, à une vingtaine, firent irruption dans la case, violant ainsi un domicile privé, et fichèrent tout le monde au clou, — sous prétexte qu'on ne doit pas chanter le dimanche.

Les bons bougres vont objecter qu'on braille fort, le dimanche, dans les églises et les temples.

Ben oui, mais ratichons et pasteurs ne sont pas des hommes comme les autres, — même aux Etats-Unis. Ce qui leur est permis est défendu au populo.

Les copains en ont su quelque chose : on les a tenus bloqués jusqu'au lendemain et ils n'ont pu sortir qu'en aboulant à eux tous 95 dollars.

Flambeaux et Bouquins

Le *Plan des Jésuites*, publié par Gallus (brochure en vente à Paris, 15, rue Claude Pouillet) est une lettre du père Ignace au père Escobar, mettant en lumière les machiavéliques desseins de ces jean-foutre aux yeux de merlan frit qui nous montrent le ciel d'une main — mais qui guettent l'instant propice pour nous assommer de l'autre, à coups de goupillon.

Et fichtre, ce n'est pas du réchauffé malheureusement, que de faire la guerre à la frocaille: cette vermine est toujours puissante, il suffit pour s'en convaincre de savoir qu'après le *Petit Idiot* et le *Petit Parisien* le torchon *La Croix* est le quotidien qui a le plus fort tirage.

CONFÉRENCES DANS L'OUEST

Le camarade Broussouloux entreprend, cette semaine la tournée de conférences dans la région de l'ouest. Il se propose après avoir été à Brest et à Rennes, de s'arrêter à St-Nazaire, Nantes Angers, et Orléans.

Que les camarades de ces villes, ainsi que des villes intermédiaires où il y aurait possibilité de faire des conférences veuillent bien écrire IMMÉDIATEMENT *à* LA SOCIALE, *15, rue Lavieuville, (Montmartre) Paris.*

Ces réunions ont pour but de faciliter l'éclosion de LA CLAMEUR ; *aussi espérons-nous que les camarades s'empresseront de déployer toute l'activité et l'initiative nécessaires à une bonne et prompte réussite.*

Nous recommandons tout spécialement aux camarades, afin de ne pas faire de démarches et de frais inutiles, d'indiquer les salles qu'ils jugent les meilleures et dans quelles conditions on peut les obtenir.

LA CLAMEUR

Tous les camarades sentent combien devient de plus en plus nécessaire l'éclosion d'un quotidien libertaire. Les journaux hebdomadaires ont le défaut de s'adresser plutôt aux convaincus qu'à la grande masse, — pour atteindre celle-ci, lui parler, se faire écouter d'elle, il n'y a qu'un moyen : le journal quotidien.

Aussi, devons-nous ne négliger aucun moyen d'activer la naissance de *La Clameur*.

Des camarades, désireux d'aider selon leurs ressources à sa rapide publication, nous ont fait observer qu'il leur était difficile de récolter un billet de cent francs pour se payer une « Part d'Intérêt », ajoutant que s'il s'agissait de verser vingt-cinq francs leur appui serait acquis.

Pour répondre au désir de ces camarades nous lançons des *bons d'abonnement* de vingt-cinq francs, aux conditions ci-dessous :

Chaque *bon* donne droit à un ou plusieurs abonnements qui seront servis au gré des souscripteurs, jusqu'à concurrence de vingt-cinq francs.

Pour faciliter les souscriptions nous avons fractionné le paiement en dix versements de 2 fr. 50 chaque. Le *bon d'abonnement* est divisé en neuf coupons de cinquante sous chaque, plus un reçu total de vingt-cinq francs. A chaque versement, on détache un des coupons et au dixième c'est le *bon* complet qui est détaché et donné au souscripteur.

Les *bons d'abonnement* sont réunis en carnets de cinq ou dix *bons* que nous tenons à la disposition des camarades qui voudront prendre l'initiative de recueillir des abonnements. Ils feront l'opération décrite ci-dessus : chaque fois qu'un souscripteur leur versera 2 fr. 50, ils lui remettront un des petits coupons et au dixième versement ils lui donneront le bon entier; les versements se font par quinzaine ou par huitaine, au gré de chacun.

Naturellement, les camarades qui s'occuperont de récolter des abonnements par ce moyen n'ont pas à verser d'avance le montant des bons : ils nous feront parvenir les fonds au fur et à mesure qu'ils recueilleront les souscriptions.

Ceci expliqué, nous n'avons qu'à engager les camarades à demander des carnets et à s'efforcer de trouver des souscripteurs dans leur entourage. Que dans chaque ville un ou plusieurs amis prennent cette initiative et les résultats viendront rapides.

De la sorte, avant peu, grâce à la convergence de toutes les activités et de toutes les sympathies, *La Clameur* paraîtra, — et fera bonne besogne !

La combinaison des *bons d'abonnement* n'élimine pas la combinaison première :

Les camarades assez chançards pour disposer de cent francs ont toujours la facilité de concourir à la naissance de *La Clameur* en achetant une « part d'intérêt » de la *Société des Journaux et Publications populaires*, société en commandite simple, constituée selon les formes exigées par la loi.

—o—

Des objections nous sont venues, à propos de l'achat des *Parts d'Intérêt*. Voici les deux principales qui, en réalité, se réduisent à une :

Un camarade nous demande s'il n'y aurait pas possibilité de fractionner le paiement des parts en 5 ou 10 versements successifs, payables par semaine ou par quinzaine jusqu'à concurrence de 100 francs.

D'autres nous ont demandé quel est le minimum qu'on puisse verser mensuellement ?

Si nous n'avons pas fixé un taux régulier pour le paiement des *Parts*, c'est justement parce que nous désirons laisser aux souscripteurs toute latitude pour se libérer à leur gré et selon leurs moyens.

Evidemment, il est très possible de fractionner le paiement en versements hebdomadaires ou de quinzaine ;

Evidemment encore, on peut se libérer par versements mensuels, en faisant en sorte que le paiement soit effectué en quelques mois, une demi-douzaine environ.

—o—

Et maintenant, répétons ce que nous avons déjà dit : nous sommes désormais assurés d'atteindre le but, — un peu plus tôt, un peu plus tard, *La Clameur* paraîtra, — et vivra !

Mais que cette certitude n'empêche pas les camarades de déployer autour de *La Clameur* toute l'activité qu'ils peuvent donner, sous le prétexte que le projet étant en bonne voie, il n'y a qu'à laisser venir.

Au contraire, il faut que cette certitude de réussite réconforte et encourage les amis qui, un peu sceptiques, ont voulu attendre, pensant que la création d'un quotidien est besogne trop ardue.

Si, dès l'abord, ceux-là nous avaient donné l'appui dont ils peuvent disposer, le but serait maintenant atteint.

Donc, plus d'apathie, que les amis secouent leur torpeur et chassent leur scepticisme.

Quant aux autres, les vigoureux, qui, dès la première heure, sont venus à nous, escomptant

joyeusement le succès, qu'ils patientent,... en faisant de la propagande pour *La Clameur*.

E. Pouget.
F. Pelloutier.

P.-S. — Pour de plus amples renseignements ainsi que pour les demandes de statuts de la Société, s'adresser à

F. Pelloutier, 80, rue de Bondy (Bourse Indépendante du Travail), Paris;

E. Pouget, 15, rue Lavieuville (Montmartre), Paris.

Conférences de Broussouloux

pour « LA CLAMEUR »

A Brest. — Samedi, 25 juillet, à 8 heures du soir, salle de Venise.

Sujet traité : *Les mensonges sociaux.*

Le lundi, 27 juillet, à 8 heures du soir, salle du Treillis-Vert.

Sujet traité : *Militarisme et parlementarisme.*

Le mardi, 28 juillet, à 8 heures du soir, salle de Venise.

Sujet traité : *La crise économique et les moyens d'en finir.*

Entrée : 0 fr. 20 centimes.

VARIATIONS GUESDISTES

La brochure sur les Variations Guesdistes *est mise en vente cette semaine à Paris ; elle sera en vente dans les kiosques; la réclamer aux marchands de journaux.*

En province la demander aux vendeurs de La Sociale.

Les exemplaires déjà demandés sont expédiés avec le présent numéro.

Le prix de la brochure est de 0,10 centimes l'exemplaire. Par la poste, 0,15 centimes.

Pour faciliter sa propagation, — surtout dans les groupes guesdistes, voici — à quels prix nous pouvons les expédier par quantités.

10	Exemplaires, franco par poste...	1 fr.	»
100	» colis postal en gare.....	7 fr.	50
500	» »	30 fr.	»

Les camarades qui en désirent sont priés d'envoyer leurs commandes au plus tôt avec le montant, aux bureaux de la Sociale, 15, rue Lavieuville, Paris.

Convocations

Paris. — Les libertaires de Clichy et les *Iconoclastes* de Levallois se réunissent chez Fournier, rue du Bac d'Asnières, en face l'inprimerie Paul Dupont.

— *Les Libertaires du XIV*e convoquent tous les groupes révolutionnaires de la rive gauche à la réunion publique qui aura lieu samedi, 25 juillet, à 8 h. 1/2 du soir, salle de la « Belle-Polonaise », rue de la Gaîté.

— Le groupe d'études *l'Harmonie*, organise une conférence sur l'antisémitisme. Léo Brissac, qui doit la faire, prie les personnes qui peuvent lui fournir des études, des documents, des statistiques sur la question, de les envoyer au Café de la Renaissance, 69, rue Blanche, où le groupe se réunit le mardi.

— *Jeunesse anti-patriote* du 12e arrondissement. L'ignoble société bourgeoise trouvant intérêt à faire garder ses terres et ses capitaux par l'armée, fait construire des casernes où on abrutit les soldats (plutôt esclaves) qui, inconsciemment ou non, sont forcés d'obéir à des chefs qui ne devraient avoir aucune autorité sur eux.

Eh bien ! camarades, assez de ces inégalités ! C'est pour cela que nous vous invitons à venir à la réunion qui aura lieu le lundi 27 juillet, salle Arnaud, 35, rue du Sergent Bauchat, où, soit par causeries, soit par lectures, nous ramènerons les ignorants du chemin menant à l'école d'abrutissement, c'est-à-dire la caserne.

— *Les Libertaires du XV*e — Réunion d'étude le vendredi 24 juillet à 8 h. 1/2 du soir, salle Mas, 103, rue du Théâtre.

Dimanche 26 juillet, même heure, même salle. Soirée familiale précédée d'une causerie par un camarade ; chants et poésies.

Les réunions ont lieu dans la salle du rez-de-chaussée, arrière boutique.

Le groupe est invité à se rendre à la réunion publique, organisée par les *Libertaires du XIV*e, salle de la Belle-Polonaise, rue de la Gaîté.

— Les *Libertaires* des 1er, 2e et 3e arrondissements se réunissent tous les samedis, 22, rue du Pont-Neuf, à 8 h. 1/2, au sous-sol du Café de la Tour Eiffel.

— *Les Naturiens.* — Tous les samedis, à 9 heures du soir, salle Maurice, 183, rue St-Antoine.

— *Les Libertaires du XIV*e se réunissent tous les samedis à 8 h. 1/2, salle Labéis, rue Desprez, 11.

— *Les Egaux du XVII*e. — Tous les mercredis à 9 heures, à l'angle de l'avenue des Ternes et de la rue Poncelet. Causerie philosophique et scientifique.

—*La Jeunesse libertaire des Ternes.*—Tous les samedis, à 9 heures, réunion chez le bistrot, 12, avenue des Ternes. Sujet à traiter : De l'anti-patriotisme et la Fédération de la Jeunesse socialiste.

— *Groupe de propagande libertaire du XVIII*e Tous les camarades sont invités à se réunir le samedi 25 courant à 9 heures du soir, café des Artistes, 11, rue Lepic, au premier.

Amiens. — Les réunions du groupe sociologique et littéraire auront lieu tous les mercredis à 8 h. et demie du soir au local habituel.

Quatre-Chemins. — Les copains des Quatre-Chemins invitent les camarades du 19e à une balade en cambrousse, le dimanche 26 juillet. Rendez-vous chez Lafont, route de Flandre, à 1 heure.

Saint-Denis. — *Jeunesse Libertaire.* — Tous les samedis, « Au Rendez-vous des Travailleurs », place du Square, à 8 h. 1/2, causeries.

Tous les travailleurs y sont invités.

Cette. — Tous les jeudis et tous les samedis les camarades se rencontrent au café-débit Isoir.

Reims. — Samedi, 1er août, à 8 heures et demie du soir, grande soirée familiale organisée par les anarchistes de Reims, salle Saint-Maurice, 145, rue du Barbate.

Ordre du jour : 1° Causerie par le camarade Lienard. 2° Chants et poésies révolutionnaires.

Entrée gratuite.

Nota. — Une collecte sera faite à l'entrée de la salle au bénéfice de *La Clameur*, puis une autre à la sortie pour les enfants de Mignot.

Saint-Etienne. — Le Cénacle Plébéien fait un pressant appel à tous les camarades qui ne voulant pas rester dans l'inertie et partisans d'un groupement, à se réunir samedi, 25 courant, à 8 heures et demie du soir, au siège provisoire, place Lacroix, n° 4.

Le Cénacle a pour but de créer un lien fraternel entre littérateurs et artistes du Forez, au moyen d'études, concerts, conférences, et divertissements divers, tout en faisant des prosélytes à la cause humanitaire par le développement intellectuel des enfants du peuple.

Le Cénacle tient une réunion générale le dernier samedi du mois, et organise à volonté des cours de sociologie, des conférences scientifiques, des concerts-tombola, des sorties champêtres.

Tous les camarades qui pourraient aider le Cénacle à fortifier sa bibliothèque, sont priés d'adresser les ouvrages dont ils pourraient disposer au camarade Reynard, rue du Chambon, n° 11, à Saint-Etienne (Loire).

Bruxelles. — Les camarades qui détiennent des listes de souscription en faveur de *La Clameur*, sont priés de les rentrer, chez les compagnons Louvigny, rue d'Or.

Lyon. — Le dépositaire pour Lyon, des *Temps Nouveaux*, de *La Sociale* et des brochures libertaires, est le camarade Mazoyer, 106, rue Mazenod ; il porte à domicile.

Angers. — Dimanche, 25 juillet, à 4 heures de l'après-midi, rendez-vous des copains et copines au bord de la Loire, au Pont-de-Cé, à droite du premier pont en venant d'Angers.

Marseille. — Les camarades qui s'intéressent à *La Clameur* et veulent aider à sa prompte publication, voudront bien s'entendre avec le camarade Buffa, au Bar du Grand-Orient, pour aviser aux moyens les plus efficaces.

Toulouse. — Ceux pouvant disposer de bouquins et brochures et voulant aider à la création d'une bibliothèque sociologique, sont priés de les envoyer au camarade Lacube Marcel, vendeur de *La Sociale*, 14, rue du Canon d'Arcole.

Nîmes. — Les Libertaires et ceux qui s'intéressent à la question sociale se réunissent tous les samedis au café Chaptal, 13, boulevard Gambetta.

Nous avons reçu pour les petits Mignot, de Vienne : L. Aubervilliers 0,25 ; camarades de Blanc-Seau 2.50.

LA SOCIALE doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Petite Poste

— *P. Saint-Etienne.* — Invendus, 91. Je te donnerai des tuyaux dans quelques jours.

— *G. Genève.* — Oui, reçu almanach, merci. L'article de Brousse est très bien ; il sera utilisé un de ces jours.

— *Cette.* — Pour le moment, le camarade Ernest n'a rien en vue en fait de travail, pour le camarade Arsène.

— *Les Naturiens.* — N'entrons pas dans ces discussions.

— Collecte à Cette pour envoyer un délégué de Béziers au Congrès de Londres : L. Groc. 1 fr. ; Isoir, 1 fr.; Saurel, 1 fr. ; Seris, 0,50 ; Castan, 1 fr.; trois X, 0,50 chaque ; Petit Pierre, 0,50 ; XX, 0,30 ; Arcon, 1 fr.; Lou Pounote, 1 fr.; Lamonge, 0,20 ; Niel, 0,50 ; L'Animal, 1 fr.; Mourgues, 1 fr. ; un camarade, 1 fr. ; Baille, 1 fr.

P. Rabastens. — V. Lille. — V. Roubaix — B. Brest. — J. Chalon sur Saône. — S. Lille — F. St Etienne. — F. Toulon. — J. Tareilles. — C. Tarare. — P. St Etienne. — G. Tarare. — G. Genève. — S. Buenos-Ayres. — L. Aubervilliers. — P. Bordeaux. — D. Reims. — L. St-Nazaire. — H. Nancy. — F. Liège. — B, Roubaix. — H. Anvers — H. Aix-en-Othe. — V. Lille. — Reçu réglements. merci.

Pour pousser à la roue de LA SOCIALE. — S. Lille, 1 fr. — Camarades du XIXe, 2 fr. — Camarades de Trélazé, par M., 13 fr. 75. — Camarades de Cette, 1 fr. 10

Pour aider à la naissance de *La Clameur* :

Saint-Etienne. — Les balayeurs d'araignée de sacristie, 2 fr. 60 ; Béala, 1 fr. ; Mariette Soubert 1 fr. ; deux anarchos, chacun 0.50 ; un compagnon 0.50 ; un autre compagnon 0.30; un peinard, 0.50 ; Fauvet, 0.70, — Total, 7 fr 60.

L'Alsace à Toulon, 1 fr.

L. Aubervilliers, 2 fr. 50. — Camarades de Trélazé, par M., 4 fr. 25.

Brest. — Un de Kerranfurust, 0.30 ; Marion, 0.10 ; Va-toujours, 0.10 ; un révolté, 0.10 ; A. Le Boutry, 1 fr. ; G. 0.10 ; un travailleur, 0.10 ; un futur ami, 0.15 ; D., 0.15 ; un camarade de la Sociale, 0.10 ; Rand, 0.10 ; F., 0.10 ; Q., 0.10 ; un forçat, 0.05 ; Le marteau, 0.20 ; le Bosco, 0.10 ; un homard qui n'a pas de galons aux pattes, 0.20. Total, 3 fr. 15

Roubaix. — Collecte entre camarades du Blanc Sceau, 3 fr. 70.

Souscriptions antérieures : 548 fr. 10.
Total : 570 fr. 30.

EN VENTE AUX BUREAUX DE

La Sociale, 15, rue Lavieuville

Variations Guesdistes, brochure par Emile Pouget		0.10
Par la Poste		0.15
L'Art et la Révolte, brochure par F. Pelloutier		0.10
Par la Poste		0.15
Le Pain Gratuit, par Victor Barrucand		».90
Par la poste, franco		1.10
Endehors, par Zo d'Axa, aux bureaux		1. »
Par la poste		1.30
La Grande Famille par Jean Grave		2.50
Par la poste		2.80
Deuxième planche de l'Album des « Temps Nouveaux »		1. »
Par la poste		1.15
L'Almanach du Père Peinard, pour 1896,		». 25
Par la poste		».35
Gueules noires, dessins de Luce, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, préface de Charles Albert, 10 planches		1. »
Par la poste, en tube		1.30
Il reste quelques exemplaires sur Japon, l'exemplaire		5. »
Franco		5.50

Le camarade A. Retté nous a donné, pour être vendus au profit du journal, quinze exemplaires de son nouvel ouvrage : *Promenades subversives*, édité par la Bibliothèque artistique de la *Plume*.

Prix : 70 centimes, pris dans nos bureaux.

Dépôts de la SOCIALE

SAINT-CHAMOND. — Dardet, à Château près Izeux. — Raymond, place St-Antoine. — Gaillot, rue Vignette.

TRIGNAC. — Perrin, coiffeur.

BEAUVAIS. — Léveillard, libraire, 4, rue Saint-Jean. — Goullencourt, 4, rue Sènefontaine, crie en ville.

BEAUVAIS. — Léveillard, libraire, 4 rue Saint-Jean. — Goullencourt, 4, rue Sènefontaine, crie en ville.

SAINT-ETIENNE. — Demuyster, rue de Furan, 5.

TROYES. — Toutes les publications libertaires sont en vente chez tous les libraires et marchands de tabac. — Dépôt général, chez Montperrin, 46, mail des Charmettes. Le camarade porte à domicile.

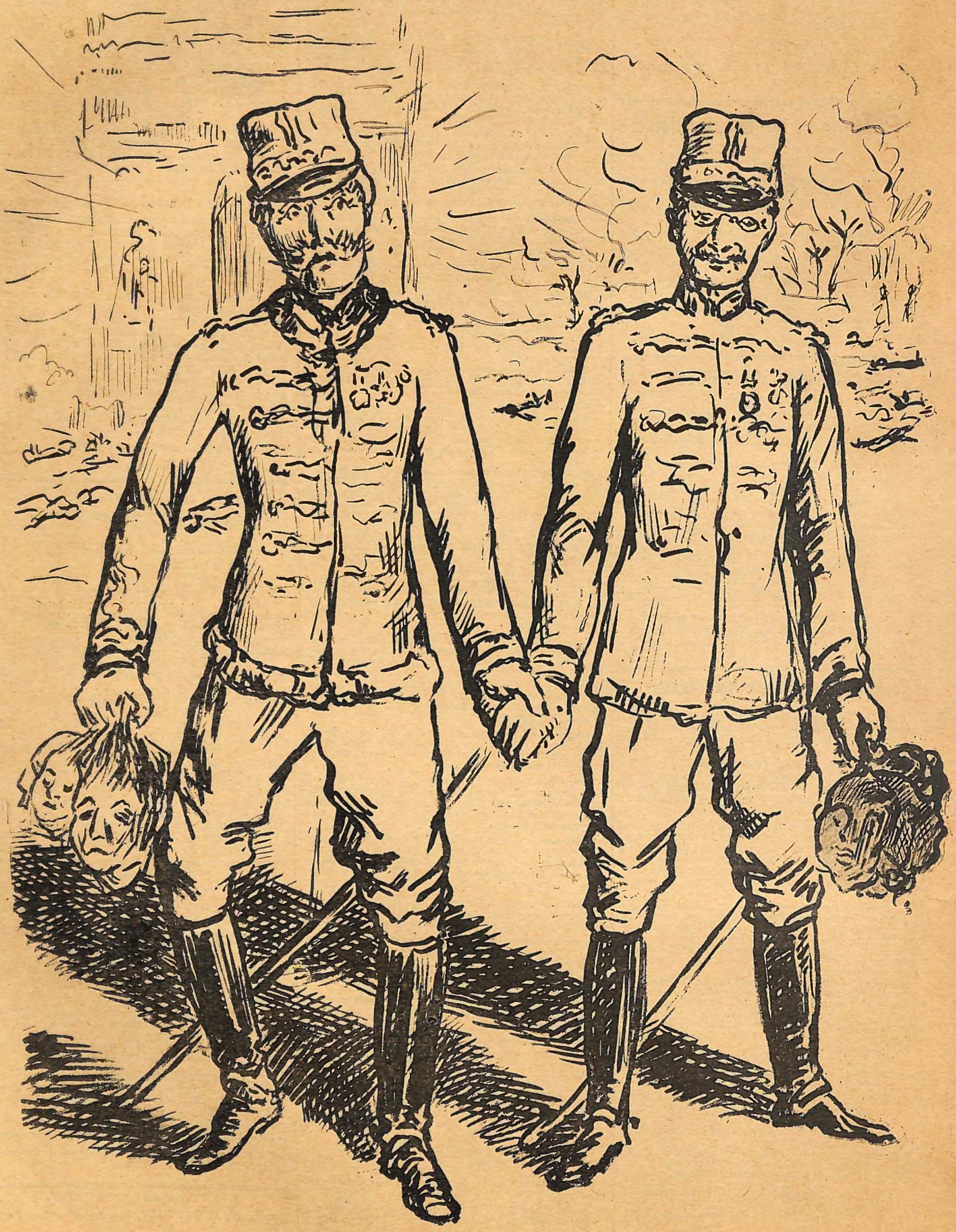
LA SOCIALE demande des vendeurs et des colporteurs dans toute la France.

Le gérant : A. GAUTHEY.

Imprimerie A. GAUTHEY, 120, r. Lafayette, Paris

N° 64 **LA SOCIALE**, paraît le Dimanche 26 Juillet 1896

Soutiens de la société



NOS FUTURS MARÉCHAUX : **Galliffet, dit Ventre d'argent, et Archinard, dit le Tanneur de moricauds.**